

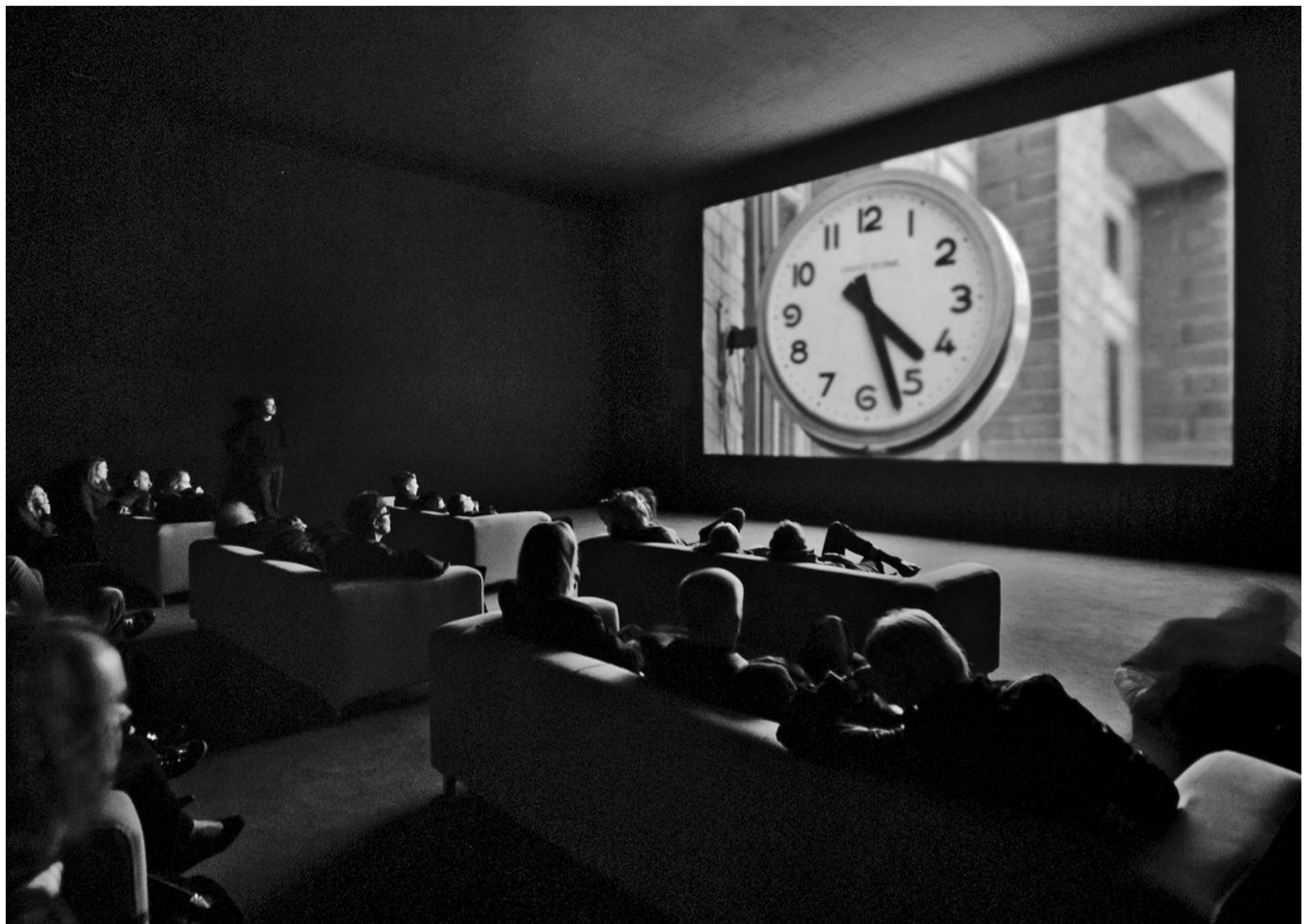
GENÈVE

**The Clock
donnera
l'heure au
Plaza**

Condamné à la démolition, le cinéma genevois Le Plaza a été sauvé il y a deux ans par la Fondation Wilsdorf. En attendant une réouverture après rénovation prévue pour 2024, des événements culturels sont organisés dans la salle conçue en 1952 par l'architecte Marc J. Saughey. A commencer par la projection du chef-d'œuvre *The Clock* de l'artiste étasuno-suisse Christian Marclay. Lion d'Or de la Biennale de Venise en 2011, la géniale installation vidéo dure vingt-quatre heures, sans début ni fin. Elle est faite d'un montage d'extraits de films où montres, horloges, réveils, sabliers ou commentaires vocaux donnent l'heure en temps réel: lorsqu'il est 12h03 à l'écran, c'est aussi le cas à Genève. A voir absolument (mais peut-être pas entier...).

SFG/L'ARTISTE/WHITE CUBE/
BEN WESTBOY

Cinéma Le Plaza, 1-3 rue Chantepoulet, Genève, du 25 juin (19h) au 18 juillet. Me et je 12h-22h, puis visible en du ve à 12h au di à 22h. Entrée gratuite.



AGORA

De l'écologie à l'écosphie

Réflexion ► **Miguel D. Norambuena voit la nécessité d'un nouveau contrat entre l'être humain et à nature dont il fait partie. Ce «saut qualitatif» passe par une transformation des mentalités et des comportements.**

MIGUEL D. NORAMBUENA*

Va-t-on saisir l'opportunité que nous offre l'actuelle catastrophe virale «syndémique»¹ (R. Horton 2020, B. Stiegler, 2021) pour passer d'une perception capitalocène et exclusivement anthropocentrique à une perception du monde et de soi-même polycentrée, multispécifique (D. Haraway) et sensible à d'autres existences (V. Despret, 2021)? Difficile de le prédire, vu notre si profond enracinement dans des habitudes acquises, devenues des normalités reconnues comme notre *normalité* courante. A titre d'exemple, nous naissons, grandissons, vieillissons et mourrons avec pour horizon quotidien le béton (A. Jappe, 2020), ou autres trouvailles synthétiques au sol – «biotope» et socle de l'existence peu encourageants lorsqu'il s'agit de vivre et «aimer» la terre sur laquelle nous vivons. Pourtant, évoquer la *terre*, c'est d'une part reconnaître une infinité d'espèces d'*humus*, mais aussi reconnaître d'où nous venons, d'où nous nous développons et périssons. Ainsi, être au contact physique de la terre, c'est accepter qu'à côté de nous, les humains, des *non-humains* cohabitent, et proliféreront après nous par milliards. Il en va de même pour l'eau. Nous le savons, mais notre savoir est passif et contemplatif: ces eaux périssent parce que trop chaudes ou trop acides, et nous persévérons à les polluer avec une mécanique acquise des ménages et des usines. Cette dégradation se poursuit avec celle de l'air par les particules fines que nous produisons.

Lors des syndémies comme celles du Covid-19, la carence criante et journalière des espaces verts riches en biotopes dans nos villes accroît notre faiblesse immunitaire et nos infirmités – résultats de notre exponentielle sédentarité. Le constat est accablant. Un urgent renouvellement de paradigme s'impose. Malheureusement, l'asservissement «volontaire» des mentalités par le biais de la publicité incitative tout azimut sur les écrans nous empêche de saisir pratiquement, concrètement, la complexité immanente du vivant, humain et non-humain. Ce processus commence tôt à l'école et se poursuit toute la vie. Dès lors, la *dématérialisation* néolibérale gagne les esprits et suit inexorablement son cours sans résistance majeure. Pourtant, nos villes ont besoin de refuges «ressurgents» (A. Tsing, 2017), producteurs de vies diverses et spécifiques (D. Haraway, 2015), afin de se défaire du capitalocène envahissant. L'écologie qui, dans ce sens, aurait pu être socialement en première ligne s'est trop bureaucratisée. C'est pourquoi ce saut qualitatif nécessaire ne peut se réaliser que par le biais d'un paradigme inclusif «écosphique» (F. Guattari, 1989) actif quartier par quartier; c'est-à-dire coopératif et pluriel, non dissocié du mental, de la subjectivité, du désir, du social, de la politique et de l'exploitation paroxystique de l'environnement. Désormais, l'épanouissement des subjectivités, individuelles et collectives, passe par un seul mouvement composite et inclusif: joie de «vivre-avec-le-monde» et avec le soin de sa multispécificité!

* Consultant indépendant psychosocial, Genève.

¹ Richard Horton, rédacteur en chef de la revue *The Lancet*, considère l'épidémie de Covid-19 comme une «syndémie», soit la rencontre entre une maladie virale provoquée par le Sars-Cov2 et un ensemble de pathologies chroniques (*hypertension, obésité, diabète, troubles cardio-vasculaires, cancer, etc.* ndr.).

À LIVRE OUVERT

Bouger avec

A l'heure où paraît cette chronique, les élèves de 4^e année du Collège de Genève s'apprentent à recevoir leur certificat de maturité. Après une intense période consacrée aux examens de toutes sortes, voici un moment de suspension bienvenu, propice aux réflexions. Une belle manière aussi de clore un cursus gymnasial et de tourner la page d'une année scolaire marquée au quotidien par le virus.

L'ayant à peine écrite, cette expression – «tourner la page» – me dérange. Comment en effet croire qu'on puisse se débarrasser à si bon compte d'un tel quotidien? Ou que l'affaire soit close, comme le serait une histoire après que le mot «fin» a été écrit?

Alors plutôt que de tourner la page, je propose d'en tourner une, une à la fois. Et avec elles prises toutes ensemble, d'avoir un livre dans les mains. Un livre qu'on aura choisi pour différentes raisons. Parce qu'il s'agit par exemple d'un format poche (nous voulions qu'il nous accompagne tout en pouvant l'oublier lorsque la lecture s'interrompt). Parce qu'il est de bonne facture: d'un poids équilibré, parfaitement adapté à la lecture, avec un papier soyeux qui «parle» lorsqu'entre pouce et index on va à nouveau chercher le coin droit de la page impaire pour la simple raison que le propos n'en finit pas de nous entraîner. Parce que justement le propos de son auteur nous parle directement et semble pour l'occasion tout à fait adéquat en ce jour de remise des résultats de la maturité.

Notons tout de suite qu'on rentre dans *Les mots et les torts*¹ de Jacques Rancière par un enchaînement d'écart. Le titre, tout d'abord, quelque peu énigmatique, que l'on contourne aisément mais qui ne cesse de se rappeler à nous. La posture de l'auteur ensuite, qu'on sait singulière, car suivant depuis bon nombre d'ouvrages, en particulier *Le maître ignorant*², une méthode qui n'est pas donnée d'avance et évolue au contact de l'objet qu'il s'évertue à penser. Cet objet, on le devine, a tendance à résister et donc à instiller le doute: «Chaque analyse que je propose, écrivait Rancière dans un livre paru il y a quatre ans chez le même éditeur (*En quel temps vivons-nous?*), est pour moi toujours problématique, (...) je la formule toujours avec le sentiment que ce



ALEXANDRE
CHOLLIER*

n'est peut-être pas cela, que cela pourrait être faux»³.

Trop souvent l'écrit conduit à accréditer l'idée d'une autorité qui irait de soi, surplombante, presque désincarnée. Rien de tout cela ici. On a plutôt l'impression que l'auteur planté là devant nous est en train de réfléchir à voix haute, tout entier dans ses phrases, sans autre objectif apparent que d'être questionné en même temps qu'il nous questionne – peu importe le sujet abordé. Aussi n'a-t-il aucune peine à affirmer: «Il n'y rien dans ma tête que je cache dans ce que je dis.» La raison en est si évidente qu'elle devient sur l'instant programme: «La question est de savoir si la ou le destinataire acceptera de bouger avec le texte, d'en faire quelque chose, de s'inscrire dans ce paysage de pensée (...) et d'y tracer des chemins propres.»

Nous sommes à n'en pas douter bien loin de la logique pédagogique habituelle qui détermine quels apprentissages doivent être effectués, quels savoirs acquis à quel moment et dans quel ordre, et qui conduit justement à la dite maturité. Mais nous conviendrons dans le même temps que chaque cursus scolaire, peu importe lequel, offre potentiellement quelques-uns de ces moments de vacance pédagogique permettant à cette nouvelle logique, que Rancière nomme «égalitaire», de trouver son lieu et de brouiller «les repères habituels». Mais pour cela, force est de «prendre l'égalité non pas comme un but à atteindre, mais comme un point de départ».

La maturité, comme en vérité tout autre cursus suivi, ce peut être cela aussi. Un mode de compréhension plus qu'un mode de compétition, où chacune et chacun, délivré-e «de toute idée de supériorité acquise» veuille partager plutôt que dominer son objet, bref bouger avec le texte et nous entraîner à sa suite.

* Géographe et enseignant.

¹ Jacques Rancière, *Les mots et les torts* (dialogue avec Javier Bassas), La Fabrique, 2021.

² Jacques Rancière, *Le maître ignorant: cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard, 1987.

³ Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous?* (conversation avec Eric Hazan), La Fabrique, 2017.